



Article scientifique

Article

1999

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

L'Alexandréide de Gautier de Châtillon : Enéide médiévale ou "Virgile travesti" ?

Tilliette, Jean-Yves

How to cite

TILLIETTE, Jean-Yves. L'Alexandréide de Gautier de Châtillon : Enéide médiévale ou 'Virgile travesti' ?
In: Médiévales, 1999.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:14458>

L'*Alexandréide* de Gautier de Châtillon: Enéide médiévale ou "Virgile travesti" ?

"Bienheureux jeune homme, qui as trouvé un Homère pour chanter ta vaillance !". Telle est, si l'on en croit la tradition, l'exclamation proférée par Alexandre au tombeau d'Achille. Assurément, la destinée fulgurante du conquérant macédonien a stimulé, de son vivant même, l'inspiration des historiens et l'imagination des romanciers. Mais il lui a fallu attendre quinze siècles pour trouver son Homère: dans le domaine occidental du moins, la première épopée dédiée aux exploits d'Alexandre fut composée aux environs de 1180 par un clerc champenois, Gautier de Châtillon. Et en effet, son *Alexandréide* ne tarde pas à connaître le sort glorieux de l'*Iliade*: on en a conservé quelque 210 manuscrits, datés pour la plupart du XIII^e siècle;¹ dans les programmes scolaires, elle tend à assumer le rôle naguère dévolu à l'*Enéide* - celui de réservoir d'exemples aptes à illustrer les subtilités du lexique, de la syntaxe, de la rhétorique et de la versification latines.

Fidèles à la leçon donnée par leurs devanciers les grammairiens des XIII^e et XIV^e siècles, presque tous les savants modernes qui se sont intéressés à l'*Alexandréide* ont à leur tour soumis le poème de Gautier à une lecture philologique. C'est ainsi qu'ils y ont recensé avec soin les *juncturae* innombrables empruntées au formulaire épique, qu'ils y ont repéré le remploi de figures, de motifs, voire d'épisodes entiers renvoyant à la grande tradition du *carmen heroicum*. Nous pensons en particulier à un bel essai de Jean Hellegouarc'h, qui documente avec précision des parallèles incontestables entre tel passage de poème médiéval et l'*ekphrasis* du bouclier d'Enée, l'aristie de Nisus et Euryale ou encore la catabase du chant 6 de l'épopée virgilienne, pastichées avec brio.² Car l'horizon d'attente de tout poète épique médiéval, c'est bien entendu l'*Enéide*, Homère n'étant alors connu qu'à travers la médiocre *Ilias latina*. Gautier, loin de faire exception à la règle, surenchérit, en se posant clairement dans la préface en prose de son ouvrage en émule du "poète de Mantoue", en composant à sa propre intention une épitaphe calquée sur celle de Virgile.³ Le titre même de son poème, *Alexandréide*, définit sans équivoque un protocole de lecture.

Mais pourquoi Alexandre ? On peut ici invoquer la popularité du héros macédonien dont témoigne l'élaboration proliférante, tout au long du XII^e siècle, du monumental *Roman d'Alexandre*. Il faut noter cependant que, si les poètes français puisent l'essentiel de leur inspiration aux sources que constituent les récits fabuleux et légendaires de la vie d'Alexandre, les traductions et adaptations latines du roman du pseudo-Callisthène, Gautier, quant à lui, s'inscrit dans la tradition "réaliste" et historiographique: les sections narratives de son poème paraphrasent avec une exactitude scrupuleuse les épisodes saillants de l'*Histoire* de Quinte-Curce, dont il est un des rares lecteurs médiévaux.⁴ Verra-t-on dans ce contraste entre l'Alexandre latin et l'Alexandre vulgaire un reflet de l'opposition entre l'Alexandre du clerc et celui du chevalier ? Nous y reviendrons. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'*Alexandréide*, oeuvre de commande, comporte une dimension politique: dédiée à l'archevêque de Reims Guillaume aux Blanches Mains, étroitement apparenté à la famille capétienne et investi des fonctions de régent lors du départ du roi Philippe pour la Croisade,⁵ elle dresse un monument à la gloire du conquérant européen de la Syrie et de la Perse, du libérateur de Jérusalem, en qui les chefs croisés sont implicitement invités à reconnaître un modèle et un précurseur. On doit même être plus précis et considérer que le jeune roi de France porte un prénom macédonien qui, symboliquement, l'intègre au lignage d'Alexandre. Aussi n'est-il pas illégitime de lire l'épopée de Gautier comme un somptueux "miroir du prince". Le panégyriste de Philippe-Auguste, Guillaume le Breton, ne s'y trompera pas, qui empruntera des vers entiers à l'*Alexandréide* pour orner sa *Philippide*.⁶ Parangon de vaillance, de largesse et de magnanimité, l'élève d'Aristote, le vainqueur de Darius apparaît sous le regard de Gautier comme un maître de clergie et de chevalerie, ainsi que l'a bien montré Marylène Pérez dans un récent article.⁷

Ces deux lectures de l'*Alexandréide* - celle, rhétorico-philologique, qui y voit une fort habile *retractatio* en vers virgiliens du texte de Quinte-Curce, celle, historico-politique, qui en fait le portrait du souverain idéal -, lectures dont la légitimité ne saurait être contestée, ont toutefois jusqu'alors laissé peu d'espace à une approche littéraire du texte, qui tienne compte de son organisation et de son fonctionnement internes, des très nombreux échos intratextuels dont il résonne, de la présence même de l'auteur au coeur de son oeuvre, que soulignent, entre

autres, des anachronismes soigneusement calculés. Les quelques remarques qui vont suivre ne doivent être considérées que comme des jalons destinés à baliser cette voie, comme des hypothèses souvent aventureuses...

Laissons-nous tout d'abord guider par le jugement d'un lecteur perspicace de l'*Alexandréide*, le grammairien Evrard l'Allemand. Dressant, dans son *Laborintus*, un catalogue d'*auctores* au profit de ses étudiants, il évoque le poème de Gautier en ces termes: *Lucet Alexander Lucani luce*.⁸ C'est donc l'influence de Lucain plutôt que celle de Virgile qui lui a sauté aux yeux. Et en effet, tout comme la *Pharsale*, l'*Alexandréide* compte dix chants, et non douze; tout comme la *Pharsale*, elle fait des hommes, on le verra, les jouets de la puissance capricieuse et malfaisante de *Fortuna*. La critique, depuis longtemps, l'a reconnu.⁹ S'est-elle pour autant avisée que Lucain - et les médiévaux, après Servius, en sont parfaitement conscients - est l'anti-Virgile ? que, par conséquent, le dialogue entretenu dans l'*Alexandréide* par ces deux modèles, celui dont la paternité est explicitement revendiquée et son rival, pourrait bien faire sens ?

Bien plus: de tous les classiques païens fréquentés par les écoliers du moyen âge, Lucain est sans conteste le plus violemment hostile à Alexandre le Grand. Au début du chant 10 de la *Pharsale*, peu après l'assassinat de Pompée, César, parvenu à Alexandrie, va faire pèlerinage au tombeau d'Alexandre - tout comme ce dernier, au cap Sygée, avait rendu hommage aux mânes d'Achille. Le poète en tire prétexte pour broser un portrait au noir du conquérant macédonien, "rejeton insensé de Philippe" (Lucan. 10,20: *proles vesana Philippi*), "brigand chanceux" (21: *felix praedo*), "exemple nuisible pour le monde" (26-27: *non utile mundo... exemplum*)... C'est dans la lignée de ce sinistre personnage que Lucain situe donc son héros, ou plutôt son anti-héros puisque, "pour qui comprend correctement, la louange [adressée à César] est en réalité un blâme" (*Recte autem intelligentibus, haec laus est vituperatio*, lit-on dans une introduction à la lecture de Lucain du début du XIIe siècle).¹⁰ La rhétorique subtile de Gautier - on sait depuis Cicéron que l'éloquence épидictique a pour objet *laus aut vituperatio* - tendrait-elle elle aussi à abaisser le Conquérant sous couvert de l'exalter? Les choses ne sont sans doute pas aussi simples. L'intertexte lucanien nous invite toutefois à

nuancer l'image trop uniment lumineuse et positive d'Alexandre que l'on déchiffre d'ordinaire dans l'épopée de Gautier.

L'éloge funèbre paradoxal d'Alexandre par Lucain, que nous évoquions il y a un instant, se termine sur la phrase suivante: "La nature, elle seule, put imposer un terme à la folie du roi".¹¹ Gautier de Châtillon a recueilli cette suggestion, qu'il amplifie avec talent. La scène se passe au début du chant 10 et dernier de l'*Alexandréide*. Le Conquérant vient avec son armée d'atteindre les bornes de l'univers. Il se propose désormais de faire voile sur l'Océan, donc de passer de l'autre côté du monde, de violer les secrets de Nature. Celle-ci, indignée, descend alors en enfer afin de solliciter, contre l'insolent, l'aide de Satan et de sa cour de vices - également des figures féminines allégorisées, *Avaritia*, *Superbia*, *Libido*, etc... Les quelques 150 vers très impressionnants qui relatent cette catabase de *Natura* s'inscrivent dans une riche tradition littéraire: la description du vestibule des Enfers, peuplé d'allégories pâles et sinistres, au chant 6 de l'*Enéide* (*Aen.* 6, 268-281); le début du *Contre Rufin*, de Claudien, où l'on voit la Furie Allecto rassembler dans l'Hadès autour d'elle les Vices et les Malheurs afin de façonner un monstre sanguinaire, le sinistre Rufin, pour ravager l'empire pacifié par Stilicon (Claudian. 3, 25-64); enfin deux passages de l'autre grande épopée latine de la fin du XII^e siècle, l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille: au chant 1, *Natura* convoque chez elles les Vertus afin de mettre en chantier la fabrication d'un homme nouveau, *homo novus*, qui sauvera le monde gangrené par le mal - Alain prend donc ici l'exact contrepied du poème de Claudien, tandis qu'au chant 8, il lui reprend le thème de l'assemblée des Vices conjurés par Allecto afin de faire obstacle à l'avènement de l'*homo novus*.¹²

Il y aurait lieu de reprendre sur nouveaux frais la question du rapport conflictuel que semblent entretenir les deux grand épiques du XII^e s., Gautier de Châtillon et Alain de Lille. J'aurais tendance à voir dans le chant 10 de l'*Alexandréide* une réponse polémique à l'*Anticlaudianus*, tant les symétries et inversions structurales entre les deux textes sont exactes.¹³ Dans le passage auquel je me réfère, le diable, inquiet des menaces que fait peser sur son empire l'ambition effrénée d'Alexandre, se met à vaticiner: "A en croire les destins, viendra le temps où sur la terre, je ne sais quel homme nouveau (*homo novus*), enfanté dans des conditions inouïes, naîtra pour fracasser les grilles de fer de cette geôle..."¹⁴ Satan, ici, manque

de clairvoyance: même si Alexandre a été enfanté dans des conditions inouïes (encore que Gautier de Châtillon se refuse à accréditer la légende de Nectanebo et d'Olympias),¹⁵ ce n'est pas lui, *l'homo novus*. Tout chrétien le sait, ce rôle est réservé au Christ. Le Conquérant, vaincu par *Proditio*, la trahison, reposera bientôt dans une humble fosse profonde de cinq pieds¹⁶ et son oeuvre s'anéantira. Et si Gautier dénonçait là l'incapacité du genre profane de l'épopée à façonner *l'homo novus* ? et si, par conséquent, *l'Alexandréide* était la chronique d'un échec annoncé ?

Annoncé, en effet. Il me semble que le texte est semé d'indices probants, visant à signaler que la glorieuse destinée d'Alexandre demeurera inaccomplie, du moins au lecteur perspicace, à ce "lecteur-modèle", comme dirait Umberto Eco, qu'est Guillaume aux Blanches Mains, apte, nous dit la dédicace du poème, à "pénétrer le secret des choses".¹⁷ Alexandre, quant à lui, qui, comme on vient de le dire, restera au seuil du mystère, a le tort de s'en être tenu à la surface du réel qu'il parcourt à grandes enjambées sans jamais chercher à en atteindre le coeur, d'avoir été en somme moins bon clerc que bon chevalier. Pour le dire très vite, c'est son incapacité à déchiffrer correctement les signes que lui adresse la sagesse qui est rédhibitoire. Faute d'en proposer sur pièces la démonstration détaillée, nous nous limiterons à illustrer cette hypothèse de quelques exemples.

La première moitié du chant 1 de *l'Alexandréide* rapporte au style direct la leçon de morale politique impartie au jeune Alexandre par son maître Aristote, le parangon des philosophes. Gautier de Châtillon paraphrase ici le *Secret des Secrets*.¹⁸ Le prince adolescent s'enivre, nous dit-il, de ces propos. En a-t-il bien saisi la teneur ? on est en droit de se le demander. Le discours d'Aristote est en effet tissé de métaphores belliqueuses, s'ouvrant notamment sur ces mots: *arma capesce*. Le contexte indique toutefois sans équivoque qu'il s'agit là par sens figuré des armes de la sagesse. Mais du conseil, l'élève ne retiendra que le sens littéral: là où son maître signifie "l'armure des vertus", il entend "l'armure de la guerre". Car à peine Aristote a-t-il fermé la bouche qu'Alexandre, nous dit le texte, "entreprend de se conduire en dément (*parat insanire*) à l'encontre des Perses et de l'univers entier".¹⁹ *L'insania*, la folie: le terme, appliqué à Alexandre, vient, on s'en souvient, de Lucain. Et voilà le beau

résultat d'une éducation philosophique ! Cet épisode posé au seuil du livre est peut-être une invite au lecteur, appelé, quant à lui, à faire preuve de "sens" et à décrypter, sous le langage épique, sous la métaphore qui en constitue le trope-roi, le propos caché de l'auteur. Tenons-nous le donc pour dit.

Mais Alexandre, avec constance, va ignorer les signes que lui adresse un autre sage. Je me réfère ici aux deux *ekphraseis* de tombeaux, celui de Stateira, l'épouse de Darius, et celui de Darius lui-même, situées respectivement au début du chant 4 et à la fin du chant 7, donc exactement symétriques par rapport au centre de l'ouvrage.²⁰ Gautier de Châtillon, qui a bien lu ses classiques, a parfaitement compris la fonction de l'*ekphrasis*, qui est de mettre l'intrigue en abyme et d'en fournir la clé.²¹ L'exécution des deux monuments est confiée à un habile artisan, ou plutôt à un grand artiste, le juif Apelle - condensé fictif du célèbre peintre et d'un personnage évoqué par Horace (*Sat.* 1, 5, 100). Son nom connote à la fois la maîtrise technique supérieure de celui qui est capable de donner l'illusion du vrai et la sagesse, la science bibliques, habiles à mettre l'aventure humaine dans sa perspective transtemporelle.

La description du tombeau de Stateira est en effet tissée d'allusions à l'Ancien Testament. L'ambition d'Apelle a été d'y représenter rien de moins que l'histoire universelle, profane et sacrée. Mais si les souverains grecs n'y sont évoqués que par une brève allusion, trois fresques figurant l'Histoire Sainte, de la création du premier homme à la restauration par Esdras du temple de Jérusalem, y sont minutieusement décrites. Le sens d'un tel développement est bien entendu d'inscrire la geste d'Alexandre dans l'histoire du Salut. Gautier rejoint ici la solide et copieuse tradition exégétique qui s'attache au commentaire de Daniel 2, 39-40.²² Mais on peut se demander pourquoi c'est à Stateira qu'il revient d'adresser un tel message au Conquérant. Elle est, dans l'*Alexandride*, la seule figure féminine qui ait un peu de relief. Or, on notera que les femmes de la Bible occupent une grande place dans la description de son tombeau et scandent les moments forts du récit ainsi mis en images: Eve, Dalila qui se voit opposer Ruth la Moabite, Esther et Judith, victorieuses des Perses, la Vierge enfin, prophétisée par Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel - et à laquelle, nous l'avons vu, le discours du diable au chant 10 fera de nouveau allusion. Alexandre lui-même tombera victime d'une femme, *Proditio*: c'est elle qui lui versera le *virus mortiferum* (10, 145), écho du *venenum mortiferum*

qu'Eve a fait boire à sa descendance (4, 191). Il est donc normal que ce soit le tombeau (*sêma*) d'une femme qui fasse signe à Alexandre, qui lui fixe sa place dans l'Histoire et lui indique, en lui proposant le modèle de rois pacifiques et pieux, comme Ezechias et Josias, la voie du Salut. Ce signe, le héros ne saura pas l'interpréter. En effet, à la différence des lecteurs avisés que nous sommes, Alexandre ne comprend rien à ce qu'a voulu signifier Apelle. A peine les cérémonies funèbres achevées, "il fait lever le camp en hâte et, à marches forcées, se jette comme un bacchant (*bachatur*) sur l'ennemi".²³ Aucune halte réflexive sur ce qui lui a été donné à voir.

Passons à l'*ekphrasis* du tombeau de Darius. Le roi perse, dont l'affrontement avec Alexandre occupe les deux tiers du poème, vient de mourir lâchement assassiné, abandonné de tous et trahi par les siens. Le poète, prenant alors la parole en son nom propre, ce qui lui est fort inhabituel dans le courant de la narration, lui dédie alors l'éloge funèbre que voici: "Mais toi, ô Darius, si un jour on ajoute foi à ce que nous sommes en train d'écrire, la France à juste titre te considérera comme l'égal en gloire de Pompée. Avec le poète vivra pour ne jamais mourir l'honneur du défunt..."²⁴ Décidément, l'assimilation, *via* Lucain, d'Alexandre à César semble se préciser.

Le Macédonien toutefois confie au juif Apelle le soin d'ériger un tombeau somptueux. L'architecture du monument est complexe, et à vrai dire assez difficilement représentable, puisqu'elle se constitue d'une pyramide de marbre et d'or posée sur des colonnes d'argent, lesquelles soutiennent également un dôme hémisphérique de cristal. Une telle construction n'est pas sans présenter de frappantes similitudes avec le tombeau d'Alexandre lui-même, tel que, vers la même époque, le décrivent les laisses 64 et 65 de la branche 4 du *Roman*. A cette différence, bien entendu, qu'il s'agit ici de la tombe du roi vaincu, qui a achevé sa carrière terrestre dans la plus extrême déréliction. Faut-il donc voir en Alexandre un jumeau de Darius, voué à la même défaite ?

L'iconographie du tombeau nous aidera à le préciser. La coupole est en effet ornée d'une représentation de l'*orbis terrarum*, la classique mappemonde en T-O si fréquemment dessinée dans les marges des manuscrits de Lucain, soit un cercle, délimité par le fleuve Océan, dont la moitié supérieure correspond à l'Asie, et les quarts inférieurs gauche et droit

respectivement à l'Europe et à l'Afrique. Le sens d'une telle figuration est parfaitement clair: l'image du monde, à l'époque, comme l'attestent aussi bien les réalités archéologiques que la tradition littéraire (par exemple la description de la tente d'Adraste dans le *Roman de Thèbes*),²⁵ est indice de souveraineté. Comme est indice de souveraineté la forme même de la sphère: on se reportera à ce sujet à l'anecdote bien connue des présents dérisoires adressés par Darius au jeune Alexandre.²⁶

La sphère, sans doute. Mais ici, nous sommes en présence d'un hémisphère (7, 396: *concaua testudo*), circonscrit par cet Océan qu'Alexandre ne pourra ou ne saura franchir. L'image "plus brillante que le verre" (7, 394: *lucidior vitro*) reflète la faillite ou du moins l'incomplétude de son destin futur. Car la carte en T-O appelle une autre représentation, qui lui est parfois associée sur les murs des palais royaux, celle de la Roue de Fortune.²⁷ Celle-ci est souvent agrémentée de quatre personnages masculins d'âge différent portant couronne, se tenant, si l'on peut dire, aux quatre points cardinaux, et prononçant les phrases: *Regnabo. Regno. Regnavi. Sum sine regno*.²⁸ En superposant les deux figures, ce à quoi invite le texte en qualifiant le dôme représentant la mappemonde de *volubilis* (7,395), épithète traditionnelle de *Fortuna* en poésie, on obtient, me semble-t-il, une image assez exacte de la destinée d'Alexandre. Au Nord, les enfances macédoniennes: *regnabo*; à l'Est, l'entrée dans Babylone, qui voit l'apogée de la carrière du conquérant: *regno*; au Sud, l'épisode indien, marqué par la grave blessure du roi et le désaveu de l'armée: *regnavi*; enfin, le roi défunt et *sine regno*, en Ouest, n'évoque-t-il pas les projets de conquête de Rome qu'Alexandre agite sur son lit de mort? S'il eût vécu, "il serait parvenu jusqu'au couchant en suivant le versant du monde", écrit encore Lucain.²⁹

De nouveau, Alexandre ne saisit pas l'admonition d'Apelle, que celui-ci a pourtant rendue explicite en agrémentant son oeuvre d'un *titulus* extrait des prophéties de Daniel sur la succession des empires et destiné à révéler le *sensus* (7, 421- le terme doit être pris dans l'acception technique que les exégètes et allégoristes lui confèrent alors) de l'image géographique. Pas plus que du temps, l'esprit d'Alexandre ne saura se rendre maître de l'espace. Darius à peine enterré, sans prendre là non plus le temps de contempler le tombeau, il organise pour ses soldats une orgie formidable, *Bachi gaudia totis / instaurat castris* (7, 434-435).

On est frappé, en parcourant le texte de l'*Alexandréide*, d'y remarquer la variété et la richesse du lexique de la boisson, *bibo*, *bibulus*, *potio*, *poculum*, *bacchus*, *ebrietas*, etc... Tous les historiens, y compris les plus bienveillants pour Alexandre, comme Arrien, soulignent son amour du vin. Au XIIe siècle, certes, on ne peut faire d'un parfait chevalier un ivrogne et Gautier de Châtillon a bien soin de gommer les scènes de beuverie rapportées par Quinte-Curce. Son Alexandre n'en est pas moins un bacchant, mais ivre d'une ivresse cette fois métaphorique, l'*ebrietas dominandi* contre laquelle l'avait mis en garde Aristote. Sa soif jamais apaisée de puissance mondaine trouvera un châtiment approprié dans l'absorption du poison mortel. On rejoint là le vieux thème, central chez Quinte-Curce, d'Alexandre jouet de la Fortune et victime de son *hybris*. Quelle peut en être la signification dans le contexte historico-littéraire du XIIe siècle ?

Le héros de l'*Alexandréide* apparaît comme foncièrement ambigu: le lecteur en appréciera d'abord la prouesse au combat, la générosité, la grandeur d'âme, au travers des passages narratifs que je n'ai guère pris le temps de commenter (mais d'autres l'avaient fait pour moi). J'ai peut-être trop insisté, par amour pour le paradoxe, sur ce qui lui manque pour incarner un modèle humain idéal, à savoir la sagesse du clerc, la capacité à déchiffrer les signes, à traverser les apparences pour en atteindre le *sensus*. Je me demande dans ces conditions si Gautier n'a pas voulu, tout en célébrant la grandeur, marquer les limites du personnage pour qui s'enthousiasment alors les destinataires du *Roman d'Alexandre*, princes et nobles laïcs. Son oeuvre satirique le montre en effet en tenant d'une morale austère, hâtive à démasquer les fausses gloires et à souligner l'inanité des accomplissements purement mondains.

Si tel est bien le cas, l'*Alexandréide* est tout autre chose qu'un brillant exercice d'école, ou la réponse à une commande princière. Je m'étais d'abord demandé, suivant en cela une piste ouverte par le critique américain Dennis Kratz, s'il ne fallait pas y voir une épopée parodique³⁰ (d'où mon titre inutilement provocateur). Après tout, l'oeuvre lyrique de Gautier appartient à la veine goliardique - dont, comme on sait, la caractéristique première est le jeu plein de virtuosité sur le double sens des mots. Une telle hypothèse ne résiste pas à l'analyse: le poète a loyalement honoré son contrat et s'est sans réserve plié, avec un talent insigne, aux lois du

genre. Mais pour en mettre en évidence, du même coup, les limites: le retournement des motifs épiques, *ekphrasis*, catabase, orientant l'attente du lecteur en direction d'un dénouement tragique, et non pas triomphal, suggère que l'héroïsme est, au bout du compte, auto-destructeur. Tel est le moyen choisi par Gautier de Châtillon pour dépasser Virgile.

En montrant du doigt l'impasse où se fourvoie le meilleur chevalier de l'histoire, le poète achève, dans tous les sens du terme (je veux dire: parfait et exécute), le genre du *carmen heroicum*. Aussi la muse épique se voit-elle signifier son congé dans les tout derniers vers du poème:

"Déjà Phébus s'apprête à plonger ses feux dans l'abîme de la nuit,
dirigeant vers le large ses courriers haletants.
Suffit, assez joué ! Il convient maintenant de couper court au jeu.
Que vos mélodies, ô Piérides, charment désormais d'autres âmes.
Moi, c'est à une autre source que j'aspire - qui, lorsqu'on y a bu,
guérit de toute soif."³¹

Jean-Yves TILLIETTE

Notes

- 1- Marvin Colker (ed.) *Galteri de Castellione Alexandreis*, Padoue: Antenore (coll. Thesaurus mundi), 1978, p. XXXIII-XXXVIII. Nous citons l'*Alexandréide* d'après l'édition de Colker, qui fait autorité.
- 2- "Un poète latin du XIIe siècle: Gautier de Lille, dit Gautier de Châtillon", *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1967, p. 95-115. Cf. aussi Les études classique d'H. Christensen, *Das Alexanderlied Walters von Châtillon*, Halle: Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1905, de C. Giordano, *Alexandreis: poema di Gautier da Châtillon*, Naples 1917, ainsi que celle d'O. Zwierlein, *Der prägende Einfluss des antiken Epos auf die "Alexandreis" des Walter von Châtillon*, Wiesbaden - Stuttgart: F. Steiner Verlag, 1987.
- 3- *Insula me genuit, rapuit Castellio nomen, / Perstrepuit modulis Gallia tota meis. / Gesta ducis Macedum scripsi, sed sincopa fati / Infectum clausit obice mortis opus*: cf. *Anth. lat.* I, 2 (*epitaphium Virgilii*).
- 4- Cette appréciation se fonde sur le petit nombre de manuscrits de Quinte-Curce copiés au cours du haut moyen âge que nous ayons conservés (cf. par ex. B. Munk Olsen, "La diffusion et l'étude des historiens antiques au XIIe siècle", dans A. Welkenhuysen - H. Braet - W. Verbeke (ed.) *Mediaeval Antiquity*, Leuven: Leuven University Press (Mediaevalia Lovaniensia XXIV), 1995, p. 21-43), sans commune mesure avec la tradition foisonnante de l'*Epitome* de Julius Valerius ou celle des diverses versions de l'*Historia de proeliis*. On notera cependant que le comte de Champagne Henri le Libéral a fait copier à son propre usage un Quinte-Curce dans les années 1160 (p. Stirnemann, "Quelques bibliothèques princières et la production hors scriptorium au XIIe siècle", *Bulletin archéologique du C.T.H.S.*, n.s. 17-18A (1984), p. 21-29).
- 5- Sur le rôle politique joué par l'archevêque Guillaume au cours de la minorité de Philippe Auguste, voir notamment J. Baldwin, *Philippe Auguste et son gouvernement. Les fondations du pouvoir royal en France au Moyen Age* (trad. fr.), Paris 1991, p. 99-100, 146-147 et *passim*.
- 6- Baldwin, *op. cit.*, p. 458-462, 498-500.
- 7- "Alexandre le Grand dans l'*Alexandréide*", *Bien dire et bien apprendre* 6 (1988), p. 45-76 et 7 (1989), p. 19-34.
- 8- Evrard l'Allemand, *Laborintus*, v. 637 (ed. E. Faral, *Les arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècle. Recherches et documents sur la technique littéraire au moyen âge*, Paris: Champion [Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes 238], 1924, p. 359).
- 9- E.g. Christensen, *op. cit.*, *passim*; Zwierlein, *op. cit.*, p. 8-20; P. von Moos, "Lucans tragedia im Hochmittelalter: Pessimismus, contemptus mundi und Gegenwartserfahrung", *Mittelateinisches Jahrbuch* 14 (1979), p. 127-186; M. K. Lafferty, "Nature and an unnatural man: Lucan's influence on Walter of Châtillon's conception of nature", *Classica et medievalia* 46 (1995), p. 285-300.
- 10- *Accessus Lucani*, ed. R.B.C. Huygens, *Accessus ad auctores. Bernard d'Utrecht, Conrad d'Hirsan, Dialogus super auctores*, Leyde: Brill, 1970, p. 43

11- Lucan. 10, 41-42: *naturaque solum / hunc potuit finem nesano ponere regi*. Le texte nous paraît moins plat si l'on fait de *solum* un adverbe et non, comme le pense le traducteur de Lucain pour la Collection des Universités de France, un adjectif épithète de *finem*.

12- Alain de Lille, *Anticlaudianus* I, 207-269 et VIII, 147-217 (ed. R. Bossuat, Paris: Vrin, 1955, p. 63-65 et 177-179).

13- Nous nous réservons d'exposer cette hypothèse, fondée notamment sur l'analyse du prologue en prose de l'*Alexandréide*, dans une monographie plus détaillée sur le poème de Gautier. On ne doit cependant pas esquiver ici la question de la chronologie relative des deux oeuvres, l'une et l'autre bien mal datées - les arguments en faveur d'une datation haute de l'*Alexandréide* avancés, sur la base d'allusions supposées à des événements contemporains, par C. Dionisetti ("Walter of Châtillon and the Greeks", dans P. Godman - O. Murray (ed.) *Latin Poetry and the Classical Tradition*, Oxford: Clarendon, 1990, p. 73-96) et par N. Adkin ("Alan of Lille and Walter of Châtillon: *Anticlaudianus* 1, 167-170", *Classica et Medievalia* 43 (1992), p. 287-315; "The Date of Walter of Châtillon's *Alexandreis*", *Bolletino di studi latini* 22 (1992), p. 282-287; "The Date of Walter of Châtillon's *Alexandreis* Again", *ibid.*, 23 (1993), p. 359-364) ne nous paraissant ni les uns ni les autres décisifs. L'allusion sarcastique faite par l'*Anticlaudianus* (1, 167-170) à l'*Alexandréide* semblerait prouver que celle-ci est antérieure à celui-là (C. M. Hutchings, "L'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille. Etude de chronologie", *Romania* 50 (1924), p.1-13). Mais la composition de l'*Alexandréide* ayant été lente et laborieuse, rien n'interdit de penser que "des parties en aient été connues avant sa publication définitive" (P.G. Schmidt, "L'*ornatus difficilis* nell'epica latina", dans C. Leonardi - E. Menestò (ed.) *Retorica e poetica tra i secoli XII e XIV*, Perouse-Florence: Regione dell'Umbria - "La Nuova Italia, 1988, p. 133). On imaginera donc la chronologie suivante: 1- diffusion précoce de fragments de l'*Alexandréide*; 2- *Anticlaudianus*; 3- édition définitive de l'*Alexandréide*.

14- Alex. 10, 135-136: *Est tamen in fatis... affore tempus / Quo nonus in terris quadam partus nonitate / Nescio quis nascetur homo qui carceris huius / Ferrea... confringet claustra* (ed. cit., p. 259).

15- Deux allusions seulement, dans l'*Alexandréide*, à l'origine adultérine du héros: une insulte jetée à la face de celui-ci sur le champ de bataille par un de ses ennemis (3, 167), et une réflexion du jeune Alexandre lui-même, impatient de prouver sa valeur et de faire justice des accusations de bâtardise proférées à son encontre: *semperne putabor / Nectanebi proles ?*" (1, 46-47). Dès les premiers vers du poème, la tradition illustrée par le roman français se trouve donc congédiée sans ménagement.

16- Alex. 10, 448-450: *cui non suffecerat orbis, / sufficit... de fossa... terra / Quinque pedum fabricata domus* (ed. cit., p. 273). Cette humble sépulture fait contraste avec le monument somptueux érigé par Darius (voir ci-dessous).

17- Alex. 1, 23: *causas penetrare latentes* (ed. cit., p. 8).

18- Christensen, *op. cit.*, p. 129-135.

19- Alex. 1, 200-202: *Non solum in Persas... / ... parat insanire, sed ipsum / et totum... coniurat in orbem* (ed. cit., p. 17). M. Pérez (*loc. cit.*, p. 19) et N. Harich ("Parce humili, facilis oranti, frange superbum. Aristoteles in der *Alexandreis* Walters von Châtillon", *Grazer Beiträge* 12-13 (1985-86), p. 147-169) proposent de cet épisode une interprétation plus "littérale" que la nôtre.

- 20- Selon le modèle narratif esquissé par Quinte-Curce, la prise de Babylone, à la fin du chant V, marque à la fois l'apogée de la gloire militaire et le début du déclin moral du Conquérant (cf. 6, cap. 1-2: *Sextus Alexandrum luxer Babilonis et auro / Corruptum ostendit* - ed. cit. p. 145). Le fait a été relevé par plusieurs commentateurs modernes de l'*Alexandréide*, par ex. C. Ratkowitsch, *Descriptio Picturae. Die literarische Funktion der Beschreibung von Kunstwerken in der lateinischen Grossdichtung des 12. Jahrhunderts*, Vienne: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1991, p. 173-206.
- 21- Les descriptions des tombeaux de Stateira et de Darius ont finement été commentées dans cet esprit par Ratkowitsch, *op. cit.*, p. 148-173 et M. K. Lafferty, "Mapping Human Limitations: The Tomb Ecphrases in Walter of Châtillon's *Alexandreis*", *Journal of Medieval Latin* 4 (1994), p. 64-81. Nous n'avons pu avoir accès à l'article sur le même sujet de D. Townsend, "Michi barbaries incognita linguae. Other Voices and Other Visions in Walter of Châtillon's *Alexandreis*", *Allegorica* 13 (1992), p. 21-37.
- 22- Cf. par ex. Rupert de Deutz, *De victoria verbi Dei* 6, 18; 8, 28; 9, 11-15 (PL 169, 1350, 1397, 1450-52).
- 23- *Alex.* 4, 276-277: *festinus castra moueri / Imperat et rapido cursu bachatur in hostem* (ed. cit., p. 103). Le vers 277 est littéralement repris en 7, 538, peu après la description du tombeau de Darius.
- 24- *Alex.* 7, 343-346: *Te tamen, o Dari, si que modo scribimus olim / Sunt habitura fidem, Pompeio Francia iuste / Laudibus equabit. Viuet cum uate superstes / Gloria defuncti nullum moritura per eum* (ed. cit., p. 188).
- 25- Cf. A. Petit, "Les premières descriptions de tentes: la tente d'Adrastus dans le *Roman de Thèbes*", *Bien dire et bien apprendre* 11 (1993), p. 303-315; M. Kupfer, "Medieval World Maps: embedded images, interpretative frames", *Word and Image* 10 (1994), p. 262-288.
- 26- Ainsi, *Alex.* 2, 36-39 (réponse d'Alexandre aux messagers de Darius qui viennent de lui transmettre de la part du Grand Roi une balle à jouer): *"melius...interpretor / ...uestri munuscula regis: / Forma rotunda pilae speram speciemque rotundi, / Quem michi subiciam, pulchre determinat orbis"*.
- 27- E. Kitzinger, "World Map and Fortune's Wheel: A Medieval Mosaic Floor in Turin", *Proceedings of the American Philosophical Society* 117 (1973), p. 343-373. On peut ajouter aux nombreux exemples de cette double figuration analysés par Kitzinger celui du palais du roi d'Angleterre Henri III à Westminster (v. 1230).
- 28- Sur cette iconographie, dont le plus ancien exemple se trouve au f.74 du manuscrit 189 du Mont Cassin (saec. XI), voir P. Courcelle, *La Consolation de Philosophie dans la tradition littéraire. Antécédents et postérité de Boèce*, Paris: Etudes augustiniennes, 1967, p. 141-152. Pour lire la figure, on doit partir de la gauche et suivre le sens des aiguilles d'une montre.
- 29- Lucan. 10, 39: *Isset in occasus mundi deuexa secutus*. Dans l'*Alexandréide*, le héros, à la veille de sa mort, déclare: *"Ne(...) meis desit tytulis perfectio, Romam / Imprimis delere placet"* (10, 327-328, ed. cit., p. 268).
- 30- *Mocking Epic*. Waltharius, *Alexandreis and the Problem of Christian Heroism*, Madrid: José Porrúa Turanzas Ediciones, 1980, p. 61-155. La thèse provocatrice de Kratz a généralement été assez mal reçue.
- 31- *Alex.* 10, 455-460: *Sed iam precipiti mersurus lumina nocte, / Phebus anhelantes conuertit ad equora currus. / Iam satis est lusum, iam ludum incidere prestat. / Pyerides, alias*

deinceps modulamina uestra / Alliciant animas. Alium michi postulo fontem, / Qui semel exhaustus sitis est medicina secundae (ed. cit., p. 273-274). Les deux derniers vers font bien sûr allusion à Jn 4, 13.